

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Dix mille chiens

Extrait de *Voyage au Maghreb en l'an mil quatre cent de l'Hégire*, p. 34-38

Louis Gauthier

Number 149, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68479ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gauthier, L. (2013). Dix mille chiens / Extrait de *Voyage au Maghreb en l'an mil quatre cent de l'Hégire*, p. 34-38. *Lettres québécoises*, (149), 12-12.

Dix mille chiens

Extrait de *Voyage au Maghreb en l'an mil quatre cent de l'Hégire*, p. 34-38

« Michel et Maryse repartent demain vers Meknès, Roch et Lili prennent l'avion pour Montréal, et moi, finalement, j'ai décidé de faire un détour vers le sud, du côté d'Essaouira, avant de remonter à Oujda et de passer en Algérie. Ce soir, nous avons rendez-vous pour un dernier verre entre Québécois au Café de Paris. Tout le monde est joyeux, un peu fébrile à l'idée de repartir. On nous a donné notre table préférée au bord de la terrasse et nous venons à peine de nous installer lorsqu'une bagarre à coups de poings éclate sans avertissement entre deux jeunes Marocains assis à une table voisine. Roch s'empresse de mettre bon ordre à l'affaire. Il mesure bien un mètre quatre-vingt-dix et les Marocains, plutôt petits et malingres, ne discutent pas longtemps. Cela crée malgré tout un malaise. La conversation reprend et on oublie peu à peu l'incident, mais plus tard deux garçons s'approchent de la balustrade qui sépare notre table de la place et, après nous avoir salués en riant, nous proposent d'échanger Maryse contre cinquante chameaux. Roch nous explique aussitôt qu'il s'agit en fait d'un compliment. C'est une blague courante et plus la fille est belle, plus le nombre de chameaux est élevé.

— Et pour Lili, demande-t-il, combien m'offres-tu ?

Hélas, Lili n'est pas très jolie et l'un des garçons propose en ricanant :

— Pour elle ? Je te donne dix mille chiens, mon frère.

Roch se lève d'un bond, mais le garçon s'est déjà perdu dans la foule et l'obscurité.

— Il avait bu, dit Maryse pour l'excuser ou pour consoler Lili de l'offense. Il sentait l'alcool.

— Les Arabes ne « portent » pas l'alcool, ajoute Michel sans se soucier que son commentaire soit raciste ou non.

Les dix mille chiens sont une insulte que l'on préfère oublier ; elle reste quand même comme une petite tache sur notre soirée d'adieu.

* * *

Vers minuit je regagne ma chambre. Par la fenêtre, je regarde les façades ocre des maisons, éclairées par un maigre lampadaire, les cadres verts ou bleus des portes et des fenêtres. À la limite de mon champ de vision, une ruelle toute noire débouche en diagonale. Il n'y a personne, il ne se passe rien. Je regarde longtemps cette image, essayant de la fixer dans mon esprit, les couleurs d'aquarelle, la ruelle aussi noire que de l'encre de Chine, quelques taches de lumière au pied du lampadaire, un décor de théâtre plus que de cinéma.

* * *

Avant de m'endormir, je pense à Angèle, dans ma tête je recommence sans fin la lettre que je ne lui écris jamais. J'ai l'impression d'écrire à un fantôme, à un fantôme qui ne cesse de se rappeler à mon souvenir à force de n'être jamais là.

Chère Angèle, je t'écris comme on écrirait à un fantôme. Trois mois déjà que je suis parti, que je suis seul, que j'essaie de t'oublier. Chère Angèle, je ne t'ai pas oubliée, comment pourrais-je t'oublier, je ne pense qu'à toi et à ton absence, à tout ce qui n'a pas lieu parce que tu n'es pas là. Je ne me rendrai sans doute pas en Inde, cela me paraît de plus en plus évident et cela me dérange de moins en moins. J'ai renoncé à m'en faire une obligation. Je ne suis pas un pèlerin très obstiné.



LOUIS GAUTHIER

J'avais mal évalué la durée de mon pèlerinage. Je pense à la route qui m'attend, aux centaines de kilomètres à parcourir dans des trains bondés et des autocars étouffants. Je veux bien continuer, mais le but n'est pas d'arriver, il y a autant à apprendre ici que là-bas, n'est-ce pas ? Le but, c'est d'être en route, c'est de savoir ce qu'on est en train de faire. Ici. Maintenant. C'est ce que tu m'aurais dit, c'est ce que je me répète pour m'en convaincre, mais au fond je n'en crois pas un mot.

* * *

Yeux chassieux, lèvres gercées, bouches édentées, nez coulants, mains rougies, doigts calleux, tous les passagers de l'autocar qui m'amène à Essaouira ont l'air vieux et malades, offrant chacun une version différente des mille et un maux qui nous menacent. À l'endos du billet que j'ai acheté, la CTM, principale compagnie de transport marocaine, a pris la peine d'inscrire ceci : « Les heures de départ ne sont données qu'à titre indicatif. » C'est un euphémisme. Toute information concernant les transports est donnée ici à titre indicatif. Trouver à qui acheter son billet est déjà une aventure : dix personnes vous renvoient à dix endroits différents, quand elles n'essaient pas de vous vendre un billet elles-mêmes, vous indiquent un chauffeur, un comptoir, un guichet, vous entraînent à travers un dédale de voyageurs, de chèvres, de poules, d'ânes, vers un autocar qui n'est jamais le bon. Parfois c'est le chauffeur lui-même qui vous aborde dans la foule pour vous proposer une réduction et parfois ce chauffeur accommodant n'est pas un vrai chauffeur et disparaît avec votre argent. Tous les départs ont lieu à peu près en même temps, entre quatre et cinq heures du matin, dans un brouhaha de cris et de vociférations, l'odeur du diesel et la poussière irritante, avec des animaux partout, des gens qui vous poussent, les youyous des villageoises, les adieux, les lamentations, les engueulades, les bousculades. Ensuite, à chaque arrêt le long de la route, la même scène se répète, avec en prime des gens qui montent à bord pour mendier ou pour vendre toutes sortes de choses, des fruits, de l'eau, des pâtisseries, des souvenirs, des oiseaux même. Cent soixante et onze kilomètres à franchir, et le car met cinq heures pour y arriver, sous un soleil de plomb, sans climatisation et toutes fenêtres fermées, ce dont personne à part moi ne semble souffrir.

Assis sur la banquette du fond, coincé entre deux gros Marocains et leurs bagages qui occupent beaucoup de place, j'ai tout le temps qu'il faut pour me demander ce qui m'a poussé à partir en voyage. Pourtant, rien ne m'obligeait à prendre la route ; ou alors qu'est-ce qui m'y obligeait ? Je voulais fuir l'hiver, m'installer au soleil et écrire, mais, ça non plus, personne ne m'y obligeait, personne ne m'y oblige et il m'arrive de me demander pour qui je prends ces notes, pour qui je me sens tenu de rédiger ce rapport détaillé de ma présence sur terre. »